

A detailed oil painting of a brown horse with a black mane and tail, standing in a lush green field. A large, leafy tree is on the left, and a blue sky with soft clouds is in the background. The horse is facing right, looking slightly back over its shoulder.

Graal
le murmure du silence

La sagesse d'un langage muet

Richard MAHANNA

Richard MAHANNA

Graal, le murmure du silence

La Sagesse d'un langage muet

© Richard MAHANNA, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9030-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Avant-propos

Il s'appelait Graal. Et il n'était pas qu'un cheval.

Il était présence. Révélateur. Enseignant.

Et, sans le savoir, il a bouleversé ma manière d'être au monde.

Je ne prétends pas avoir vécu un miracle. Mais ce que j'ai traversé à ses côtés m'a contraint à regarder autrement. À me défaire de ce que je croyais savoir. À désapprendre la maîtrise, pour approcher le respect.

Car aimer un cheval, ce n'est pas le monter. Ce n'est pas le posséder. C'est marcher à ses côtés. Apprendre son souffle. Son silence. Sa peur. Sa puissance.

C'est reconnaître qu'il est un autre — ni objet, ni outil, ni miroir de nos caprices. Mais un être vivant, entier, libre, avec sa logique, ses instincts, ses choix.

L'histoire que vous allez lire est vraie. Dans ses gestes, dans ses émotions, dans ses ombres.

Tony existe, sous un autre nom.

Graal aussi. Et c'est pour lui que j'ai écrit ces pages.

Non pour raconter un drame. Mais pour partager un éveil.

Préface

Il y a des histoires qui naissent d'un choc, d'un cri, d'un accident. D'autres surgissent comme un murmure, une lente révélation, un lien qui se tisse en silence. Celle-ci appartient à la seconde catégorie.

Ce livre n'est pas un roman classique. C'est un récit initiatique.

À travers la relation entre Tony et son cheval Graal, il explore une vérité de plus en plus oubliée : celle de l'appartenance.

Nous ne sommes pas les maîtres de la nature. Nous en faisons partie.

Chaque page, chaque chapitre, est une marche vers cette reconquête de l'humilité.

Pas une régression. Une avancée.

Vers une forme de sagesse.

Celle des gestes simples. Des regards vrais. Des présences sans fard.

Ce livre est une invitation.

À ralentir.

À écouter.

À ressentir.

Et, peut-être, à se rappeler que dans le regard d'un cheval, un homme peut retrouver le sien.

PARTIE I

Le rêve d'un cheval

« C'est dans les rêves d'enfance que naissent les plus anciennes vérités, car ce que l'enfant désire sans mots, l'adulte finit parfois par l'accomplir sans comprendre »

Chapitre 1

La marche du printemps

Le calendrier annonçait le premier jour du printemps, mais l'hiver s'accrochait encore aux terres du fond de l'Oise. Dans ce village perdu entre les champs, le froid persistait, comme un dernier murmure de la saison qui refusait de s'effacer. Avec ses cent cinquante-deux âmes, ce petit bout de terre vivait à un rythme que le monde moderne ignorait. Ici, il faisait toujours au moins deux degrés de moins qu'à Paris, et cette fraîcheur matinale avait quelque chose de vivifiant, presque rassurant.

Tony aimait sa vie ici. Il chérissait cette simplicité qui l'ancrait, ce retour aux essentiels. Mais plus que tout, il aimait la présence immuable de Léa, sa femme, à ses côtés. Elle était son ancre, son point d'équilibre, celle qui le ramenait sur terre lorsqu'il se laissait happer par ses rêveries. Chaque matin, son énergie débordante emplissait la maison.

Son rituel immuable s'installait dans la cuisine : citron pressé, café noir, fruits secs disposés avec soin sur une petite assiette. Et toujours ces mots, inlassablement répétés comme une prière bienveillante :

— La vie est belle. Aujourd'hui sera un très beau jour.

Elle terminait toujours par un « Je t'aime » sincère, suivi d'un « Merci pour tout », comme si ces simples mots contenaient l'essence de sa gratitude envers la vie. Puis un baiser léger avant que chacun ne plonge dans ses lectures matinales.

Léa était une femme de terre, Capricorne jusqu'au bout des ongles. Ses lectures étaient pragmatiques, ancrées dans le réel. En ce moment, elle dévorait une biographie de Mitterrand, après avoir lu celle de Chirac. Elle était fascinée par ces hommes qui avaient gravi les sommets du pouvoir avec une volonté inébranlable.

— Ils sont allés au bout de leurs rêves, disait-elle parfois, admirative.

Tony souriait face à sa ferveur. Son regard sur ces figures politiques était bien différent. Certes, ils étaient ambitieux, incroyablement déterminés, mais il ne pouvait s'empêcher d'y voir autre chose : une soif insatiable, un appétit dévorant pour le pouvoir. À ses yeux, aucun homme politique n'atteignait les sommets sans tricherie, sans compromis tordus.

— Tu planes trop haut, mon Verseau, le taquinait Léa avec tendresse. Toi, tu rêves, tu cherches à comprendre l'invisible pendant que moi, je contemple ceux

qui façonnent le monde.

Elle avait peut-être raison. Lui préférait la philosophie, la spiritualité, l'ésotérisme. Ces lectures nourrissaient son âme, lui ouvraient des portes vers d'autres dimensions. Mais malgré leurs différences, ils trouvaient toujours un équilibre, un respect silencieux pour l'univers de l'autre.

Ce matin-là, c'était dimanche. Jour de repos, jour d'évasion. Après une heure plongée dans les pages de son livre, Léa s'était levée, enfilant son manteau pour partir en promenade dans la nature. Son rituel.

Tony, lui, ne marchait que le week-end, mais lorsqu'il marchait, c'était pour des heures entières, traversant champs et forêts, se laissant porter par le silence et les murmures du vent.

Aujourd'hui, il décida d'aller plus loin. Marcher jusqu'au village voisin, six kilomètres à travers les sentiers, là où les arbres se resserraient et où les routes devenaient presque des souvenirs d'un autre temps. Pourquoi ce besoin de s'éloigner plus que d'habitude l'habitait-il ce jour-là ? Peut-être que la nature lui parlerait, que le vent porterait des réponses qu'il ne cherchait même pas encore.

Il prit son manteau et glissa ses mains dans ses poches. À cet instant, Ola, sa fidèle berger allemand, leva la tête et l'observa attentivement. Son regard vif semblait le sonder, deviner ses intentions avant même qu'il ne les formule. Elle savait. Elle savait qu'une longue promenade se préparait.

Sans attendre qu'il l'appelle, elle bondit sur ses pattes, excitée par l'anticipation de cette escapade. Elle trotтина vers l'entrée, fouilla un instant et attrapa sa laisse dans sa gueule, la ramenant fièrement comme pour accélérer leur départ. Tony sourit. Ola avait toujours su deviner avant lui-même ce qu'il allait faire.

Elle sautillait autour de lui, incapable de contenir son enthousiasme, poussant de petits gémissements impatients. Puis, d'un bond, elle le dépassa et s'élança vers le portail, lui lançant un regard en arrière, comme pour lui dire : « Allez, qu'attends-tu ? »

Alors, sans plus tarder, ils partirent, laissant derrière eux la maison endormie et le monde des obligations. Loin du bruit du quotidien, ils s'élancèrent dans une longue escapade au cœur de la nature, là où seuls, le vent, la terre et le silence parlaient un langage qu'ils comprenaient.

À travers les bois, Ola filait à toute allure, disparaissant entre les troncs avant de réapparaître en bondissant, la queue battant l'air comme un métronome joyeux. Elle tournait autour de Tony, frôlait ses jambes, repartait, infatigable.

Son énergie était communicative, sa présence un ancrage dans l'instant présent.

Ola. Oui, c'est ainsi qu'il l'avait appelée. « Ola », comme une vague en espagnol.

L'Espagne. Toujours l'Espagne. Pourquoi ce pays hantait-il encore ses pensées ? Était-ce la nostalgie de ces étés brûlants, des ruelles pavées de Malaga, des nuits étoilées sur les terres arides de l'Andalousie ? Ou bien était-ce autre chose ? Un fragment de son âme laissé là-bas, un amour suspendu dans le temps, figé entre passé et avenir ?

Avait-il encore ce rêve inconscient de revivre cet amour ? Serait-il son Graal ?

On dit que chacun cherchait, consciemment ou non, son propre Graal. Mais si cette quête n'était pas celle d'un idéal abstrait, ni d'un objet sacré, mais bien celle d'une âme ? Une âme reconnue, frôlée, perdue et pourtant indélébile.

Elle habitait encore ses pensées, ses rêves, parfois fugitive, parfois insistante, comme un écho du destin qui refusait de se taire.

— Serait-elle mon Graal ? Peut-on seulement faire d'une personne son Graal ? murmura Tony.

Autour de lui, la forêt l'écoutait en silence. Elle chuchotait des réponses qu'il ne pouvait saisir pleinement, mais que son cœur devinait. Ce n'était pas la fin.

Il s'arrêta un instant pour reprendre son souffle. Six kilomètres déjà. Il n'avait pas vu le temps passer, perdu dans ses pensées. Devant lui, le petit village apparut au détour du sentier, paisible, figé dans son rythme immuable. Son regard se posa instinctivement sur le club équestre d'Emmanuel, un voisin de son village.

Sans vraiment y réfléchir, il poussa la porte et entra.

Emmanuel était là, en grande discussion avec l'un de ses employés, lorsqu'il aperçut Tony. Aussitôt, son visage s'éclaira d'un large sourire.

— Oh, Tony ! Quelle surprise !

Il se baissa pour caresser Ola, qui tournait autour de lui avec l'enthousiasme d'un chiot, remuant la queue comme si elle aussi reconnaissait en cet endroit un tournant invisible.

— Tu viens nous rendre visite ou tu passais juste par-là ?

— Un peu des deux, je crois, répondit Tony en haussant les épaules. Je marchais avec Ola, et en voyant ton club, j'ai eu envie de m'arrêter.

— Eh bien, tu tombes bien ! Viens, je vais te montrer quelque chose, dit Emmanuel en lui faisant signe de le suivre.

Ils traversèrent la cour du centre équestre, baignée par une lumière pâle,

encore timide en ce début de printemps. L'odeur du foin, du cuir et de la terre humide emplissait l'air, réveillant en Tony des souvenirs lointains : des instants fugaces où le temps semblait suspendu, figé entre la liberté des champs et le galop effréné des chevaux.

Ola trotta à ses côtés, intriguée par les effluves inconnus. Son museau fouillait l'air avec une intensité inhabituelle, comme si elle percevait quelque chose que Tony ne pouvait encore deviner. Son instinct ne la trompait jamais.

Emmanuel s'arrêta devant un enclos. Un cheval s'y dressait, immobile, une silhouette noble, presque irréelle dans sa prestance. Son pelage gris captait la lumière, lui donnant un éclat fantomatique. Il ne bougeait pas, mais son regard sombre semblait sonder l'âme de ceux qui l'approchaient.

— C'est mon dernier arrivé, un pur-sang espagnol de trois ans. Elle s'appelle Sombra.

Sombra... Ombre. Le nom résonna en Tony d'une étrange manière. Un vertige imperceptible l'envahit. Pourquoi ? Tout le ramenait à l'Espagne, à cet amour andalou suspendu entre rêve et réalité. Une histoire inachevée, une empreinte gravée dans son âme.

Était-ce un signe ? Ou simplement son esprit qui façonnait chaque détail pour le relier à ce passé persistant ? Comme si le monde autour de lui n'était qu'un miroir de son inconscient, un écho silencieux de ce qu'il refusait d'oublier.

Sombra s'infiltrait dans ses pensées, s'entrelaçait à ses questionnements. Une ombre du passé ? Une réminiscence ? Ou bien... son Graal ?

— Mon Graal... murmura-t-il sans s'en rendre compte.

— Graal ? Tu as dit Graal ? réagit Emmanuel avec un éclat de rire, l'œil pétillant de curiosité.

La voix d'Emmanuel le ramena sur terre.

— C'est drôle, parce qu'on a justement un cheval qui s'appelle Graal, poursuivit-il. Sa propriétaire doit le vendre, elle déménage en Bretagne. Elle a mis une annonce dans le journal, tu l'as vue ?

— Montre-moi ce cheval, dit Tony simplement.

Car bien sûr, il n'avait vu aucune annonce.

Emmanuel l'emmena devant un box. Là, devant lui, se dressait un cheval d'une beauté saisissante. Une robe marron profonde, des pattes blanches comme tracées au pinceau, et une tache immaculée au front, telle une étoile posée par la main du destin.

Leurs regards se croisèrent.